



BELGIQUE - MARNE
ARTOIS - VERDUN
CHAMPAGNE
SOMME - LORRAINE
PICARDIE

HISTORIQUE
DU
68^e RÉGIMENT
D'INFANTERIE

PENDANT
LA GUERRE 1914-1918



BDIC

IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT
NANCY-PARIS-STRASBOURG

0 pièce
13 117



HISTORIQUE

DU

68^e RÉGIMENT D'INFANTERIE

1914-1918

BELGIQUE
MARNE — ARTOIS — VERDUN
CHAMPAGNE — SOMME — LORRAINE
PICARDIE



IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT

NANCY - PARIS - STRASBOURG

1919

Op. n. 13117



HISTORIQUE

DU

68^e RÉGIMENT D'INFANTERIE

1914-1918

Le 6 août 1914, le 68^e quittait Le Blanc. Ce régiment était composé en majeure partie de Berrichons, de Tourangeaux et de Poitevins. Ces robustes gars emportaient vers la bataille tout leur enthousiasme, tout leur cœur. Races vigoureuses, travailleuses, imbues de l'idée de devoir, portant en elles toutes les vertus filles des traditions de notre histoire; gars du Centre ignorant la fatigue, ennemis avérés du découragement, voilà ce que le 68^e comptait dans ses rangs. Il allait donner, au contact de l'ennemi, la preuve de sa valeur. Aux dures heures de la défensive, il fut le rempart que le Boche n'a jamais culbuté. Aux heures de l'offensive, ils furent irrésistibles, les soldats des quatre coins de la France rassemblés sous le même drapeau glorieux.

« Si Berry fonce », disait le général Gassouin à la veille de la poursuite, escomptant déjà les beaux succès et les noms glorieux à ajouter au drapeau. Berry a foncé, et la victoire a compté, parmi ses brillants artisans, les braves du 68^e.

De la Belgique à l'Alsace, tous les champs de bataille fameux, jalonnés par les tombes de nos morts, attestent la présence du 68^e et la grandeur du sacrifice; et toutes les troupes alliées que nous avons coudoyées au hasard de l'immense bataille se souviennent, en voyant passer les soldats du 68^e, de cet esprit de camaraderie qui dans le sacrifice commun connaît son apogée et que le régiment a si noblement pratiqué.

LA RETRAITE DE BELGIQUE — LA MARNE

Le 6 août 1914, le régiment quitte Le Blanc; il débarque le 8 à Maron, sud-ouest de Nancy, et stationne dans la région de Richardménil. Une série de marches le porte en réserve au Grand Couronné où il organise défensivement le col de Bratte.

BDIC

Mais la bataille gronde dans le Nord et va commencer la glorieuse épopée où le 9^e corps s'est dépensé sans compter. Le 17 au matin, étape pour gagner Nancy où le régiment embarque dans la nuit; trente-six heures de chemin de fer, pressés dans des wagons à bestiaux, et le régiment débarqué à Charleville. Il gagne Vivier-au-Court et, le 22 août au soir, une nouvelle étape le porte dans les bois de Nafraiture, au sud-ouest d'Houdremont. Le 23, la marche normale reprend.

Le 9^e est à l'avant-garde et le régiment défile en colonne sur la route; il croise la cavalerie qui se replie. Vers 6 heures du matin, dans cette journée mémorable du 23 août, c'est le contact tant attendu; la fusillade crépite aux avant-postes, le 9^e se replie et le régiment reçoit l'ordre d'organiser défensivement Houdremont. Le 68^e se trouve pour la première fois au contact de l'ennemi; pendant toute une matinée, contre des forces supérieures, il va résister dans Houdremont sans reculer d'un pas; le colonel Genot se promène à cheval dans le village et stimule ses hommes. Ce n'est qu'à 2 heures de l'après-midi que le village est évacué sur ordre. La retraite reprend avec le 2^e bataillon à l'arrière-garde, c'est à nouveau dans les bois de Nafraiture, quittés la veille, que le régiment bivouaque, le 9^e ayant repris les avant-postes. La nuit, le 9^e étant attaqué, le régiment en entier se porte à son secours à la baïonnette, repart de ce bois de Nafraiture au milieu des champs de blé; Houdremont flambe dans la nuit et les reflets de l'incendie font scintiller les baïonnettes.

Le 24 août, toujours la retraite, c'est l'ordre de repli en arrière de la Semoye; à Pussemange, le régiment traverse les organisations défensives du 19^e corps; puis c'est la région de Charleville et toujours la retraite sans combats. Dans la région de Rethel, il reçoit l'ordre de retarder la marche des avant-gardes boches; il se lance dans une contre-attaque éperdue où il faut à tout prix arrêter la vague qui déferle. 1.200 hommes de pertes; mais nous avons repris le village de Berthoncourt et les hauteurs à l'ouest. Un engagement sévère d'artillerie coûte 800 hommes au 2^e bataillon. Le général Dubois dira: « Le combat de Berthoncourt comptera parmi les plus beaux exploits de la campagne. » C'était aux yeux de tous l'assurance, que d'autres braves allaient affirmer à Guise, que ces soldats qui battaient en retraite n'étaient pas des soldats vaincus. Et cependant c'est toujours la retraite, le régiment passe la Marne à Châlons-sur-Marne et, le 4 septembre, il arrive dans la région du mont Août, au nord-ouest de Fère-Champenoise.

C'est là qu'avec son corps d'armée, le 9^e, il va livrer cette glorieuse bataille des marais de Saint-Gond qui restera comme une des plus fertiles en résultats. Les fatigues de la retraite, les durs combats d'arrière-garde, la véritable bataille de Berthoncourt

n'ont émoussé ni son moral ni sa vigueur; il affirme une fois de plus sa valeur dans la défense du mont Août. Le 6 au soir, Broussy-le-Grand, Mesnil, Broussy-le-Petit sont perdus. L'ennemi a pris pied sur la rive méridionale des marais; mais il n'y tient qu'une tête de chaussée et sa vague viendra battre inutilement les pentes du mont Août, grande articulation solitaire pareille à une île qui domine de ses 211 mètres de haut la vaste étendue marécageuse. Jusqu'à la fin de la bataille, le mont Août nous appartiendra et le 9^e corps d'armée y trouvera le plus solide des épaulements. Le 68^e résiste là sans ravitaillement les journées des 6, 7, 8 et 9 septembre. Le 10, la marche en avant reprend; c'est la vague d'enthousiasme qui fait qu'au premier contact sérieux, à Morin-le-Petit, le 68^e charge, drapeau déployé et musique en tête. A côté de cet acte de crâne bravoure se fixe l'épisode du sous-lieutenant Theurot qui, chargé de recevoir la reddition d'une compagnie allemande qui arborait le drapeau blanc, est fusillé à bout portant par le chef.

Le 11 au soir, les premiers éléments du 68^e franchissent la Marne à Condé-sur-Marne. Le régiment poursuit son avance sur Villers-Marmery, Prosnès et Thuisy et il atteint, le 13 septembre, la voie romaine. Il va rester dans ce secteur de Champagne jusqu'au 17 octobre, vivant une période de fixation de ligne aux dures réactions; ce sont des luttes violentes: fusillades, attaques nocturnes à la baïonnette, attaques partielles. Le 25 septembre, le capitaine de Salvador se trouve encerclé avec sa compagnie; il se dégage à la baïonnette au prix de quatre-vingts tués. Le 27 septembre, le régiment change trois fois de chef, le lieutenant-colonel Goureau et le lieutenant-colonel Bardollet, le héros du Petit Morin, ayant été grièvement blessés.

LA BELGIQUE — LA BATAILLE AUTOUR D'YPRES ET SUR L'YSER (Octobre 1914-Février 1915)

Le 21 octobre, le régiment embarque à Mourmelon-le-Petit à destination de la Belgique; il débarque à Bailleul. Le 23 octobre, il entre dans la formidable bataille de l'Yser où le 9^e corps va mériter une glorieuse citation, où le 68^e particulièrement va jeter le poids de sa valeur dans tous les coins du champ de bataille. Le 23 octobre, le régiment relève les Anglais à Saint-Julien-d'Ypres, contre-attaque le 24 au matin, gagne 1 kilomètre, capturant de nombreux prisonniers et des mitrailleuses. Du 24 au 27, une nouvelle manœuvre offensive nous porte aux abords de Passchendael. Dans la nuit du 27 au 28, nous sommes relevés par la 32^e D. I. Les 1^{er} et 3^e bataillons du 68^e partent dans la nuit du 29 et gagnent

par étapes forcées la région de Zillebecke. Les Anglais, ayant subi des pertes énormes, menacent de fléchir ; au petit jour, le 68^e entre dans la bataille. Il contre-attaque, dépasse les lignes anglaises et arrive au château d'Hoodge. Il va vivre là, jusqu'au 12 novembre, une période d'attaques violentes suivies d'énergiques réactions ; par sa défense héroïque de la cote 60, il va empêcher les Allemands de s'emparer d'Ypres et de passer l'Yser. Le 6 novembre, un trou s'étant produit dans la ligne de défense, c'est là que le général Moussy exécute, avec des cuisiniers, des plantons, des cyclistes ramassés dans les rues de Zillebecke, sa fameuse contre-attaque qui sauve la situation. Et, dans cette lutte homérique, on glane une lettre du capitaine Pasquier, tombé devant Saint-Julien-d'Ypres, qui dit aux siens :

« Adieu ! Vive la France ! Maintenant, j'ai fait mon devoir d'officier, je peux mourir. »

La glorieuse citation à l'ordre de l'armée que le général d'Urbal décernait au 9^e corps « pour l'énergie et la ténacité dont il a fait preuve au cours des combats qui se sont déroulés sans interruption, du 21 octobre au 13 novembre », pouvait bien s'adresser au 68^e.

Après une période de repos, le régiment prend, fin décembre, le secteur de Zonnebecke, au carrefour de Broodseinde. Il va passer l'hiver dans l'eau et dans la boue, avec des périodes de quatre jours de tranchée seulement en raison de la dureté du secteur. C'est un secteur aux attaques fréquentes : le 15 décembre, les 1^{re} et 5^e compagnies repoussent une attaque et tuent trois cent cinquante-deux Allemands, le colonel du 32^e régiment d'infanterie qui nous relève les en félicite ; le 25 décembre, les 9^e et 12^e compagnies méritent la lettre de félicitations suivante : « Ont exécuté une attaque de nuit sur les tranchées allemandes dont elles se sont emparées. » A signaler de façon particulière l'attaque du 25 janvier au matin, préparée avec un feu intense de gros minens : elle a été pour l'ennemi un échec complet. Le général Dubois, commandant le corps d'armée, en parle en ces termes :

« Le 68^e régiment d'infanterie a été attaqué dans ses tranchées par toute une brigade d'infanterie et tout un bataillon de chasseurs allemands. Grâce à la solide organisation de son secteur et à la parfaite vigilance de ses hommes, il a pris l'attaque ennemie, dès son apparition, sous le feu de ses fusils et de ses mitrailleuses, et lui a tué 350 hommes, fait 52 prisonniers et blessé 600 hommes. »

Et le régiment mérite à cette occasion la lettre de félicitations ainsi conçue :

« Le général commandant la VIII^e armée félicite le 68^e régiment d'infanterie pour le sang-froid et la vigilance dont les troupes ont fait preuve lors de l'attaque allemande du 25 janvier et pour la vigueur avec laquelle elles l'ont repoussée. »

Fin janvier, le régiment est relevé et va au repos à Wormouth pour trois semaines. Il reprend les lignes dans le bois de l'Heren-thage, il est relevé par les Écossais et prend un nouveau repos de quinze jours à Wormouth ; de là, il se porte à Loos pour l'attaque du 9 mai 1915.

LES ATTAQUES D'ARTOIS

(Mai 1915-Février 1916)

Loos, 9 mai. — Le 9 mai, la division attaque à Loos : le 90^e en première ligne, le régiment en soutien. Une contre-attaque allemande sur le 90^e oblige ce dernier à perdre une partie du terrain gagné. Le 2^e bataillon du 68^e reprend l'attaque à son compte, s'empare des tranchées allemandes sur une profondeur de près de 500 mètres. Les 10 et 11 mai, les contre-attaques allemandes, précédées de violents bombardements, obligent le 2^e bataillon à un léger repli. Le capitaine de Kergaradec est tombé dans ces combats. Le lieutenant de Fraguier a mérité la citation suivante :

« Ayant aperçu en avant de la tranchée des soldats blessés étendus sur un glacis dénudé, s'est porté auprès d'eux en rampant, en plein jour et à plusieurs reprises, les a pansés et réconfortés, leur a apporté des vivres, donnant ainsi, sous les yeux des deux lignes adverses, l'exemple du plus admirable courage et du plus noble dévouement. »

Fosse Calonne, 25 mai. — Après une période de demi-calme, le 25 mai, à ces hommes qui se sont battus sans discontinuer, qui ont passé l'hiver dans une mer de boue, aux hommes de l'attaque du 9 mai, on allait demander un nouvel effort.

Le 25, à 11^h50, le 68^e attaque les Ouvrages Blancs dans le secteur de la Fosse Calonne. Le 3^e bataillon s'empare de la première ligne ennemie et s'y maintient pendant deux jours. Laissons parler le communiqué officiel qui dit :

« Les échecs subis hier par l'ennemi, dans la région d'Angres et au nord du massif de Lorette, ont déterminé de sa part une réaction extrêmement violente. On s'est battu furieusement dans la soirée et pendant la nuit ; nous avons conservé tous nos gains. Nos troupes ont fait preuve d'un courage et d'une ténacité magnifiques. Les Allemands ont d'abord contre-attaqué l'ouvrage conquis par nous au nord-ouest d'Angres et ont multiplié, pour le reprendre, des efforts acharnés. Malgré le bombardement exceptionnellement intense auquel nous avons été soumis, nous avons gardé la totalité de nos nouvelles positions. »

Et la consécration de ce succès, c'est la citation à l'ordre de l'armée du 3^e bataillon :

Le 3^e bataillon du 68^e régiment d'infanterie, le 25 mai, sous l'impulsion énergique de son chef de bataillon, le commandant Potron, s'est emparé d'un ouvrage allemand fortement organisé et vaillamment défendu ; s'y est maintenu pendant quarante-huit heures malgré un bombardement très violent, défendant le terrain pied à pied contre de nombreuses contre-attaques allemandes qui lui ont fait éprouver de fortes pertes.

Mais il est, au milieu des combats les plus acharnés, des actes d'héroïsme qui les dépassent. Le lieutenant René Lucquiaud, né à Sommières-du-Clain, dans la Vienne, mort à vingt-quatre ans à Angres dans le Pas-de-Calais, le 26 mai 1915, a écrit, mourant, sur un carnet taché de son sang, ces mots magnifiques :

« Merci à tous ceux qui ont combattu avec moi ; vous direz à mes parents que j'ai toujours fait mon devoir. » Il veut tourner un feuillet, mais ses doigts poissés par le sang en ont amené deux à la fois. Il continue de nouveau à écrire :

« Prévenir ma famille Lucquiaud, à Bellevue, par Sommières. » Et il trace fermement cette phrase : « Je meurs heureux. » Puis ces mots qu'on ne peut déchiffrer qu'avec peine :

« Il ne faut pas m'emporter, parce que les Boches vont prendre la tranchée — 500 francs de mon argent pour Poupard (son ordonnance), — 500 autres pour les pauvres de chez moi. » Et l'on ne peut que s'incliner et pleurer.

Neuville-Saint-Vaast. — Après ce gros effort, le régiment est relevé et va au repos dans la région de Savy-Berlette. Tout le mois de juin, les premiers jours de juillet, se passent dans le secteur de Neuville-Saint-Vaast, aux noms fameux sans cesse répétés par le communiqué : Bois de la Folie—Chemin Creux de Neuville-Saint-Vaast—La Targette—Ouvrages Blancs, c'est le secteur aux interminables boyaux (7 et 8 kilomètres). Il faut user l'ennemi, et c'est la rude période des attaques partielles, la période des efforts incessants, c'est l'attaque de la barricade du Chemin Creux.

Repos et secteur calme. — Ce n'est que le 3 juillet, pour la première fois depuis que le Boche souille le sol de France, que le 68^e va quitter la zone de bataille et goûter un peu de repos. Le 3 juillet, il embarque à la sortie d'Acq en camions et gagne la région d'Azincourt, le 9 juillet, date fameuse des premières permissions. Le 14 juillet, le régiment se porte, par étapes, dans la région de Cinqueux, est de Creil, où il reste au repos jusqu'au 5 août.

Le 6 août, départ en camions, débarquement dans la région de

Castel (Somme), et du 9 août au 21 août, le régiment tient le secteur calme de Lihons, devant Chaulnes. Là il est relevé par le 90^e régiment d'infanterie, cantonne dans la région d'Harbonnières jusqu'au 28 août. Le 31 août, embarquement en camions pour la région de Doullens ; et le 7 septembre, à 19 heures, nouvel embarquement pour la région de Vailly, au sud d'Arras.

Vailly, 25 septembre. — Le régiment relève le 114^e régiment d'infanterie dans ce secteur de Vailly, il organise le secteur offensivement, creuse des parallèles de départ et, le 25 septembre, il attaque. C'est la grosse attaque de Champagne, c'est l'offensive au nord d'Arras, et le rôle dévolu au 68^e est un rôle de sacrifice : il faut qu'à Vailly il fixe l'ennemi. L'attaque se déclenche, les 1^{er} et 2^e bataillons sont en première ligne et partent avec un élan admirable.

Mais, la préparation d'artillerie, faible, n'a ouvert que deux brèches dans les réseaux. Le 2^e bataillon a réussi en passant ses hommes un par un, par une brèche, à prendre pied dans la tranchée ennemie, les vagues d'assaut du 1^{er} bataillon sont venues se briser au pied du réseau boche, elles s'organisent là et tiennent l'ennemi en éveil à quelque 80 mètres de sa propre tranchée.

Loos. — Le 28 septembre, le régiment est relevé ; mais, plus au nord, avivée par notre offensive, la bataille s'est rallumée et, le 29 septembre, la 17^e D. I. vole au secours des Anglais qui viennent de prendre Loos et qui, sévèrement éprouvés, tiennent avec peine. Et, le 1^{er} octobre, la 17^e division relève la 47^e D. I. anglaise ; le régiment tient les positions à l'est de Loos et la cote 70 au sud-est.

Jusqu'au 28 décembre, le régiment va tenir ce secteur de Loos, jouant avec des difficultés formidables d'organisation, pataugeant à nouveau dans la boue, il connaîtra des repos fréquents dans la région des Brebis. Le 28 décembre, le régiment est relevé ; il embarque en autos et débarque à Heuchin où il reste au repos jusqu'au 7 janvier. A cette date, un nouvel embarquement en autos et le voici dans la région de Mesnil-les-Ruitz.

Bois en Hache. — Le 8 janvier, le 68^e est en réserve au bois de Noulette, près d'Aix-Noulette, dans le secteur fameux de Notre-Dame-de-Lorette et du bois en Hache. Le 10 janvier, il relève, dans le secteur, le 1^{er} chasseurs. Pas de boyaux : de l'eau, de la boue, un terrain qui, depuis le début de 1915, est sans cesse pilonné ; et, jointes à cela, des luttes incessantes qui vont coûter de grosses pertes au régiment. Le dispositif est le suivant : un bataillon en ligne, un bataillon en soutien et un bataillon en réserve ;

dispositif qui permettra de nombreuses relèves et donnera au régiment le repos nécessaire pour tenir ce secteur jusqu'au 15 février, date à laquelle il est relevé.

Cote 140. — Le 22 février, il se porte dans la région d'Estrée—Cauchy et le 23 il prend les lignes à la cote 140. A la boue, qu'il faut citer comme le plus rude ennemi dans ce secteur du Nord sans cesse martelé, viennent s'ajouter la neige et la glace.

Depuis la fameuse course à la mer, le régiment avait vécu dans ces secteurs d'Artois et de Belgique où s'était affirmé, de la part du Boche, la résolution de passer coûte que coûte, où s'était concentrée la lutte d'usure. Le 9^e corps y a toujours donné la pleine mesure de ce qu'on attendait de lui; il y a étayé de façon glorieuse la mémorable résistance des Anglais. Une nouvelle et formidable bataille venait de s'allumer aux portes de Verdun, le 9 mars les Anglais relevaient le régiment qui allait se préparer à de nouveaux combats.

Le 15 mars, le 68^e arrive au repos dans la région de Bergues, Saint-Pol, Malo-les-Bains où il vécut un séjour particulièrement goûté dans une région souriante et hospitalière.

VÉRDUN

(15 avril-6 mai 1916)

Dans les premiers jours d'avril, le régiment embarque pour la région de Ferrières (Oise) où l'instruction est poussée activement pendant une quinzaine. Le 13, le régiment embarque à Dompierre, débarque le 14 à Givry-en-Argonne, cantonne deux jours à Lahécourt, un jour à Vaubécourt, prend le 18 les camions à Rembercourt, débarque le même jour à Blercourt et bivouaque au bois Saint-Pierre au sud-est de Dombasle-en-Argonne, pendant que les officiers vont reconnaître le secteur de la cote 304.

Le 19, le régiment se met en marche, et, sous un bombardement violent et continu qui cause des pertes, va prendre position dans le secteur reconnu la veille. Les journées du 20 et du 21 avril se passent sous de violentes rafales. Le 22, à 6 heures, l'artillerie ennemie redouble de violence, et une attaque qui débouche à 14 heures est repoussée.

Le bombardement s'accroît de minute en minute, des rafales de 210 et de 150 arrivent par six et douze à la fois sans parler des 105 et des 77. Les deux bataillons en ligne (2^e et 3^e bataillons) autour de la cote 304 et du bois en Éponge (200 mètres nord de 304) subissent de grosses pertes; le 1^{er} bataillon en réserve à Esnes n'est point épargné: 210 et 380 y tombent à chaque instant.

Le 23, même bombardement que la veille; l'ennemi qui voit nos travaux d'aménagement les détruit méthodiquement et ne cesse le pilonnage sur un point que lorsqu'il est sûr qu'il ne reste plus rien. La 5^e compagnie repousse une attaque allemande et fait 30 prisonniers. Le lendemain 24, la situation ne change pas: l'artillerie reste très violente, l'infanterie calme. Le soir le 268^e vient relever avec 1 bataillon en ligne et 1 à Esnes.

Du 25 au 29 repos au bois Saint-Pierre. Le 29 au soir, le 1^{er} et le 3^e bataillons prennent les lignes à 304; le 2^e vient en réserve à Esnes.

La journée du 30 se passe assez calme, sauf un bombardement de cinq heures avec 150 et 105. Le 1^{er}, nouveau bombardement d'une durée de quatre heures avec intensité plus grande sur la ligne de soutien. La nuit du 1^{er} au 2 mai, travaux intenses de notre part, nous portons des postes de mitrailleuses en avant de nos premières lignes. Dans la journée du 2, l'ennemi détruit systématiquement les travaux exécutés la veille. La nuit du 2 au 3 se passe à réparer les dégâts et à faire de nouveaux travaux.

Le 3 mai, le bombardement commence à 11 heures.

Laissons parler un peu le rapport du commandant Berthelon, commandant le 1^{er} bataillon, éloquent dans sa précision.

« *Journée du 3 mai.* — Le bombardement dure toute la journée avec une intensité qui atteint parfois 30 à 35 coups à la minute dans un rayon de 100 mètres carrés. Le 3 au soir, les pertes de ces quatre jours se chiffrent: pour le 1^{er} bataillon à 250 hommes, tués ou blessés et 41 hommes disparus enterrés par les éboulements. La proportion des tués est de 50 %. La journée du 3 coûte à elle seule 160 hommes, la 4^e compagnie notamment a 38 tués. Le bombardement continue toute la nuit avec un ralentissement dans l'intensité. »

Entre temps, toutes les dispositions ont été prises.

Dès le 3 mai, au soir, le 2^e bataillon renforce les unités de 1^{re} ligne: à droite la 7^e monte en renfort du 90^e; la 5^e se place derrière le 3^e bataillon du régiment sur les pentes sud de 304. La 6^e est en réserve au P. C. du colonel sur la pente sud, aux Ouvrages Blancs (depuis abri Odent).

Le commandant Berthelon dit:

« *Nuit du 3 mai au 4 mai.* — La 1^{re} compagnie, désignée pour renforcer la 4^e très éprouvée, ne peut réunir que 28 hommes armés de fusils marchant bien, 2 pièces de mitrailleuse ont été détruites. La plupart des survivants ont leurs armes brisées ou enterrées.

« *Journée du 4.* — Le tir redouble d'intensité qui va jusqu'à dépasser celle de la veille. Les obus soulèvent une poussière qui empêche toute observation. La fumée et la poussière forment un nuage épais. Vers 9 heures, le commandant du P. C. voisin me

téléphone qu'il envoie un pigeon voyageur pour attirer l'attention du commandement sur la situation qui paraît s'aggraver. Je lui dis que c'est mon avis et que nous devons nous attendre à une attaque. Quelques instants après, un obus de gros calibre tombe sur la sortie praticable du P. C., la bouche et coupe en même temps les communications téléphoniques. La communication ne peut être rétablie, car la terre du boyau de sortie était retenue par un fort treillage métallique qui forme une solide armature que ne peuvent rompre les pinces du téléphoniste.

« Nous restons dans cette situation jusqu'au moment où l'artillerie ennemie cesse son tir. J'entends quelques coups de fusil et, comprenant qu'une attaque se déclenche, je fais partir par un trou formant cheminée les trois fusées dont je dispose. »

L'attaque allemande s'est en effet déclenchée vers 16^h heures sur des îlots de fantassins.

Voici à titre d'exemple la situation du 1^{er} bataillon :

- En première ligne : { A gauche, compagnie d'Hattecourt (16 hommes),
une section de la première, la section Lambrecht;
Au centre, la compagnie Berteaud (45 hommes);
A droite, la compagnie Gauduchon (65 hommes).
- En deuxième ligne : { Trois sections de la compagnie Persin encadrées
par deux sections de mitrailleuses.

Ces îlots furent rapidement débordés, entourés, la résistance fut aussi longue qu'elle pouvait être.

A la 4^e compagnie l'adjudant Faure fut tué.

A la 2^e compagnie le sous-lieutenant Tetard fut tué.

Le sergent Confolens se couche sur une mitrailleuse pendant le bombardement, pour que les mottes de terre ne l'empêchent pas de fonctionner.

Mais l'ennemi se rendit bientôt maître du terrain, il envahit par infiltration les pentes nord et nord-est de 304. La fumée est telle qu'on ne peut voir, de l'arrière, ce qui se passe aux premières lignes; elles sont d'ailleurs absolument isolées, aucun moyen de communication n'étant possible. A la tombée de la nuit, l'ennemi est signalé vers le poste de secours du 1^{er} bataillon; il commence à monter vers la crête.

La situation est très critique dans cette nuit du 4 au 5; vers 3 heures du matin le lieutenant-colonel Odent rassemble les débris des 5^e et 6^e compagnies, et, dans un effort suprême, essaie vainement de rétablir la situation. A peine a-t-il fait 80 mètres que le vaillant chef de corps est tué d'une balle à la tête; le capitaine Terrier enlève le groupe et pousse la contre-attaque, il est mortellement atteint. Pendant ce temps, les éléments du 268^e montent



péniblement en terrain découvert, sous un marmitage extrêmement serré. Le terrain est organisé avec des éléments épars du 268^e, du 90^e et du 68^e qui tiennent jusqu'au milieu du jour.

ORDRE GÉNÉRAL N° 205

Le général commandant le 9^e corps d'armée cite à l'ordre du corps d'armée :

Le 68^e régiment d'infanterie

Les 4 et 5 mai 1916, en dépit d'un bombardement de pièces de gros calibres d'une violence inouïe et qui se prolongea pendant trente heures, les 1^{er} et 3^e bataillons ont tenu leurs tranchées, sans reculer, jusqu'à l'attaque ennemie.

Le 2^e bataillon, réduit à deux compagnies formant réserve, sous la conduite personnelle du lieutenant-colonel Odent, commandant le régiment, a contre-attaqué, avec les survivants, pour reprendre les tranchées tombées au pouvoir de l'ennemi.

Au cours de cette contre-attaque, le vaillant chef de corps a été mortellement frappé.

Au Q. G., le 5 juin 1916.

Le Général commandant le 9^e C. A.

Signé : Général PENTEL.

CHAMPAGNE

(Mai-Septembre 1916)

Après Verdun, le régiment est mis au repos dans la région de Bar-le-Duc. Après quelques renforts, l'exercice reprend : le 1^{er} bataillon s'entraîne à Mussey, les 2^e et 3^e à Mognéville. Vers le 15 mai, le régiment embarque et va s'installer aux environs de Sainte-Menehould (Chaudefontaine et Argers) où il continue ses exercices.

Le 30 mai, après une journée en camions, il prend secteur en Champagne, devant Saint-Hilaire-le-Grand.

Le secteur de Champagne est calme; à peine s'il y tombe quelques obus par jour, à heures fixes. Pourtant l'activité de nos patrouilles semble inquiéter l'ennemi qui, peu à peu, devient plus nerveux. Des combats à la grenade s'engagent souvent aux postes les plus avancés. La 14^e escouade de la 5^e compagnie, sous le commandement du caporal Touratier, mérite la citation suivante :

« S'est particulièrement fait remarquer par son audace et sa ténacité les 14 juillet et 22 août 1916, a eu à soutenir des combats



assez vifs à la grenade et a toujours conservé ses positions. » Et le héros de cette escouade est le soldat Paré Alfred.

Le 19 juillet, le lieutenant Hasenfuss et 50 volontaires de la 9^e compagnie réussissent pourtant à pénétrer par surprise dans le saillant du bois F, constatent qu'il n'y a pas d'appareils à gaz et ramènent 15 prisonniers. Le 20, l'ennemi se venge par un formidable bombardement de torpilles et d'obus de gros calibres sur le 1^{er} bataillon, de 9 heures à 19 heures.

A la suite du coup de main du 19, une rectification de lignes est jugée possible : il s'agit de réduire le saillant.

A tour de rôle, les bataillons, qui vont au repos au camp Berthelot, sont exercés sur un terrain préparé d'après les renseignements fournis par la photographie aérienne et les déclarations des prisonniers. Mais le mois d'août se passe et la relève arrive, dans la première quinzaine de septembre, sans que le saillant ait été attaqué.

Le régiment est enlevé en camions et va au repos au sud de Châlons (Coupetz, Saint-Quentin-sur-Coole), puis, de là, se rend à pied au camp de Mailly. Les exercices sont à peine repris que la division embarque en chemin de fer pour la Somme, où la bataille se livre depuis le mois de juillet. Après quelques jours de repos près d'Amiens (Bovelles, Reveilles, Fluy) des camions emmènent le régiment à Fouilloy près de Corbie (8 octobre).

LA SOMME

(Octobre 1916-Janvier 1917)

Sailly-Saillisel. — Dans la longue série des durs combats auxquels le régiment a pris part au cours de la campagne, Sailly-Saillisel représente l'une des périodes les plus pénibles. Six mois après les tragiques journées de Verdun, le régiment, et en particulier le 1^{er} bataillon, allait revoir des journées de luttés d'une âpreté et d'une violence inouïes. Dans les plaines labourées par la mitraille, couvertes de boue et de cadavres, ils furent sublimes, les soldats qui venaient prendre leur part de gloire dans la grande bataille de la Somme, où l'ennemi, puissamment retranché, défendait désespérément chaque pouce de terrain et opposait à nos attaques la résistance acharnée de ses troupes d'élite.

Combles et Maurepas, enlevés de haute lutte par nos prédécesseurs, ne sont plus que décombres. L'immense plaine ondulée que jalonnent Sailly-Saillisel, Combles, Le Transloy et Morval, sous les pluies d'automne et sous le piétinement des légions de combattants, est devenue un champ de boue.

C'est dans ce cadre que vont se dérouler les dures journées du 26 au 31 octobre et du 4 au 8 novembre 1916.

Après un séjour d'une dizaine de jours dans la région de Corbie (8-20 octobre), le régiment gagne la ferme de Bronfay où il stationne jusqu'au 26 octobre, ensuite par Maricourt, Hardecourt, Maurepas, Combles, il vient prendre les lignes aux lisières nord de Sailly-Saillisel, appuyé à droite à la route de Bapaume où il se trouve en liaison avec le 8^e bataillon de chasseurs à pied, et à gauche avec le 90^e R. I. dont les lignes se dirigent vers l'ouest.

La première ligne ennemie est constituée par la tranchée de Bukovine qui, prolongeant le système défensif du Transloy, court parallèlement à la route de Bapaume et à l'ouest de cette route. Solidement occupée et défendue par de nombreuses mitrailleuses, cette tranchée avait arrêté toute progression vers le nord.

Des travaux préliminaires exécutés par le 1^{er} bataillon fin octobre, puis par le 90^e R. I. avaient porté les lignes à distance d'assaut de la tranchée de Bukovine. Pendant cette période du 26 au 31 octobre, pas de combats à proprement parler; mais des opérations de détail rendues particulièrement difficiles par un bombardement incessant, par un pilonnage systématique de nos lignes et de nos travaux et par l'état d'épuisement des hommes privés de sommeil, de nourriture, d'eau et transformés en véritables blocs de boue. Malgré cela tous les travaux sont exécutés à l'entière satisfaction du commandement. Le lieutenant-colonel Douce, le général Lassel, le général Lancrenon, déclarent dans des lettres de félicitations adressées au lieutenant Chateau, le 29 octobre, que la possession du village de Sailly-Saillisel est assurée contre toute tentative de l'ennemi grâce aux judicieuses dispositions qu'il a prises en dépit des difficultés créées par l'ennemi. La ligne est à 200 mètres et parallèle à la tranchée de Bukovine, la progression est en certains points supérieure à 1 kilomètre.

Chaque nuit, des combats ont lieu entre les lignes.

Le 29 octobre, le sous-lieutenant Philippeaux se heurte à une patrouille ennemie, lui livre combat et ramène cinq prisonniers.

Dans la nuit du 30 au 31 octobre, le 1^{er} bataillon, exténué de fatigue, se rend au repos dans les baraquements de la ferme Bronfay inconfortablement installés et sans cesse soumis à un sévère bombardement.

Le 4 novembre, dans la nuit, le 1^{er} bataillon reconstitué monte en ligne par une pluie battante et va s'intercaler entre le 3^e bataillon du régiment à droite et un bataillon du 90^e à gauche. Pas un point de repère, des guides qui perdent leur chemin, et ce n'est qu'aux premières lueurs du jour que le bataillon est en place.

5 novembre. — L'ennemi qui aperçoit les mouvements effec-

tués au petit jour déclenche un tir de barrage d'une rare intensité. Le capitaine Troupeau circule quand même entre les différentes fractions de sa compagnie, s'assurant que chacun est bien en place et prêt à l'action, il est grièvement blessé.

11^h 10. — C'est l'attaque, avec comme objectif la tranchée de Bukovine, puis le village de Mesnil-en-Arrouaise.

D'un seul élan, les bataillons passent à l'assaut dans un terrain bouleversé par les obus et complètement détrempé par les pluies : le commandant Tarrit et son officier adjoint, le sous-lieutenant Plainemaison, marchent à l'attaque derrière la première vague, excitant l'ardeur des combattants. Malheureusement, de nombreuses mitrailleuses que notre artillerie n'a pu atteindre se révèlent et prennent à partie les premières vagues d'assaut. En même temps, un intense barrage se déclenche sur les fractions de réserve. Quelques éléments avancés franchissent la route de Château-Thierry à Bapaume. Hélas ! les mitrailleuses clouent impitoyablement sur le sol les héroïques poilus et les obligent à se terrer.

Le commandant Tarrit est grièvement atteint au poumon par une balle de mitrailleuse et se traîne dans un trou d'obus ; au même instant, le sous-lieutenant Plainemaison est tué d'une balle au front.

Et les actes d'héroïsme se succèdent.

Le commandant Tarrit ensanglanté et torturé dicte des ordres au soldat Lannes Géraud.

Le sous-lieutenant Leroy est blessé à la main par une balle ; pendant que son ordonnance lui fait un pansement sommaire, il se sert de la main libre pour tirer sur l'ennemi ; c'est à ce moment qu'une balle le blesse à mort.

Le sous-lieutenant Reilhac, de la 1^{re} compagnie, entraîne superbement sa section sous le feu le plus meurtrier et dépasse les éléments les plus avancés de la ligne. Il tombe mort à proximité de l'ennemi. Le caporal Besse enlève la section et la porte au delà de la route ; il est tué à bout portant.

On ne saurait passer sous silence le modeste colombophile Sublard, marchant à sa place avec la liaison du bataillon, il suit la progression, impassible sous les feux les plus violents, son panier à pigeons sur le dos. Un obus éclate près de lui, tue deux de ses pigeons. Sublard continue son chemin. Enfin, grièvement blessé lui-même, il ne consent à quitter la ligne de feu qu'après avoir passé ses pigeons en consigne et expliqué le mécanisme de l'envoi des messages.

Dufour Augustin, de la 11^e compagnie, s'est trouvé, dans les hasards du combat, avec la 1^{re} compagnie. Il aperçoit à 50 mètres en avant de la ligne l'adjudant Robin, blessé à la jambe. N'écoulant que son courage, il y court sous les rafales de mitrailleuses, panse son chef de section, revient à la tranchée pour chercher de



nouveaux paquets de pansement et donne des soins à d'autres blessés. Goussen, de la 1^{re} compagnie, va à dix reprises différentes chercher des blessés en avant de la ligne.

La journée tire à sa fin ; mais la tâche n'est pas finie ; à droite, la 9^e compagnie monte en renfort du 8^e chasseurs très éprouvé ; elle subit de grosses pertes au cours de ce mouvement.

Un nid de mitrailleuses ayant été identifié au point 800, ordre est donné de l'attaquer à 16^h 45. Mais de nouveau des mitrailleuses non détruites arrêtent la progression et jettent la mort dans nos rangs.

Les journées des 6, 7 et 8 novembre, bien que n'ayant été marquées par aucune attaque, n'en restent pas moins extrêmement pénibles. L'ennemi, craignant nos retours offensifs et disposant sur ce point d'une artillerie formidable, harcèle les premières lignes et les réserves de tirs incessants et meurtriers.

Les intempéries, la boue, la faim, la soif, le manque de sommeil, tout s'acharne sur nos hommes qui donnent malgré tout le plus bel exemple d'endurance : on peut dire qu'ils résistent jusqu'à l'extrême limite de leurs forces. Quand, dans la nuit du 8 novembre, la relève est enfin arrivée, les fantômes, qui glissent furtifs dans la nuit au milieu des éclatements d'obus, n'ont plus figure humaine ; ce sont des êtres hâves, amaigris, hirsutes et couverts des pieds à la tête de cette affreuse boue de la Somme avec laquelle ils ont formé corps pendant ces rudes journées.

Repos et période de secteur (novembre 1916-janvier 1917). — Après la durée période de la Somme, les 1^{er} et 2^e bataillons ainsi que l'état-major du régiment sont au repos dans la région de Thieulloy-l'Abbaye, Vraignes et Gouy-l'Hôpital. Seul, le 3^e bataillon reste en secteur pour opérer le nettoyage du champ de bataille.

Le 19 décembre, on reprend en camions-autos la direction des lignes, vers Cléry-sur-Somme, et on débarque à Suzanne. Le secteur de Cléry est relativement calme ; la grande distraction est la chasse aux canards qui abondent sur les marais. Le seul endroit véritablement dangereux est la presqu'île d'Omiécourt, où d'ailleurs aucun événement important n'est à signaler. Le secteur est à peine aménagé. Le régiment y construit des tranchées, des boyaux, des abris ; bref, il est tout à fait en état lorsque les Anglais viennent l'occuper, le 22 janvier 1917.

Janvier-avril 1917. — Les deux mois suivants sont consacrés à des travaux de défense dans la zone avancée du camp retranché de Paris. Le régiment cantonne à la lisière de la forêt de Villers-Cotterêts, à Cœuvres et Dommiers. A cette époque, on ne pouvait prévoir le rôle que ces organisations devaient jouer en 1918, lors

de la dernière ruée allemande : l'ennemi se trouva arrêté par les travaux auxquels le régiment avait collaboré du 29 janvier au 6 mars 1917, et il ne put, en dépit de ses efforts, dépasser le village de Cœuvres.

En mars, le régiment gagne par étapes (6-16 mars) par Silly-la-Poterie, La Ferté-sous-Jouarre, Villenauxe, le camp de Mailly, où pendant douze jours (16-28 mars) il est entraîné à la guerre de mouvement. Le 28 mars, on se met en route, allégés de tous les bagages, pour revenir dans l'Aisne, par Fère-Champenoise, Mareuil-en-Brie et Brouillet (15 avril).

L'offensive du 16 avril 1917. — Le 16 avril, à 2 heures du matin, sous une pluie battante et par des routes encombrées, on quitte Brouillet pour se rapprocher du front ; le régiment fait partie de l'armée de poursuite qui doit exploiter les succès d'une grande offensive sur le Chemin des Dames. On arrive péniblement à Romain dans la journée ; les routes étant de plus en plus encombrées, il faut prendre à travers champs, dans une boue dont on s'arrache difficilement. On bivouaque sous la pluie. Le 17, à 2 heures, la marche reprend sur Guyencourt. Dans la nuit du 17 au 18, le 3^e bataillon gagne le bois de Beaumarais, les deux autres bataillons vont à Concevreux, Chaudardes et Roucy.

Du 17 avril au 2 juin, les bataillons se succèdent dans le secteur : route de Cambrai à Châlons (n° 44) — bois en T — bois de l'Enclume (face est). Le secteur est à organiser, et l'artillerie ennemie est très violente partout, en particulier sur l'arrière. On étudie les moyens d'attaquer le bois de l'Enclume qu'on sait fortement organisé, mais, dans toute cette période, le 68^e ne fait pas d'opération importante. Le 22 mai, un groupe d'attaque de la 2^e compagnie, ayant à sa tête le sous-lieutenant Sequin, est chargé d'enlever une barricade dans ce même boyau, à 200 mètres environ de la tranchée de l'Enclume occupée par l'ennemi. Cette opération, destinée à faire une diversion au moment d'une attaque importante à gauche par la 18^e D. I., réussit parfaitement et sans aucune perte.

Le mois de juin se passe au repos à Brécy, Beuvarde, Courpoil. Le 23 et le 30, les chefs de bataillon vont reconnaître le secteur du côté d'Hurtebise (Chemin des Dames).

HURTEBISE (2-30 juillet 1917)

Le 2 juillet, le régiment s'embarque en camions pour Beurieux, et de là gagne à pied le bois du Moulin-Rouge.

Le lendemain, il y a deux bataillons en ligne : à droite, le 3^e bataillon occupe le front Éperon d'Ailles—ferme d'Hurtebise ; à

BDIC

gauche, le 1^{er} bataillon occupe le quartier Y (monument d'Hurtebise, caverne du Dragon). La liaison entre les deux bataillons se fait au Doigt d'Hurtebise (2^e compagnie).

Tout d'abord l'activité de l'ennemi ne se manifeste guère que par son artillerie, dont on sent la violence croître de jour en jour ; les barrages sont très fréquents. Puis il risque des patrouilles ; dans la nuit du 8 au 9, il tente un coup de main sur le Doigt, un autre sur la Caverne du Dragon ; il n'obtient pas de succès, mais nous inflige des pertes assez sérieuses. Le sergent Brosset, de la C. M. 1, blessé grièvement, crie à ses hommes : « Surtout ne les laissez pas passer. » Dans la nuit du 9 au 10, la 3^e compagnie subit un autre assaut dans la Caverne du Dragon ; le capitaine Troupeau se défend avec acharnement et finit par mettre en fuite de forts détachements ennemis. Le sous-lieutenant Blet, blessé mortellement, dit à ceux qui l'entourent : « Je peux mourir, j'ai fait mon devoir. »

ORDRE DE L'ARMÉE N° 291

Le Général commandant la X^e armée cite à l'ordre de l'armée :

*La 3^e compagnie du 68^e Régiment d'infanterie,
sous les ordres du capitaine Troupeau.*

A tenu pendant six jours une partie du front du secteur d'Hurtebise, soumise presque sans cesse à un très violent bombardement, attaquée à plusieurs reprises par l'ennemi ; notamment dans la soirée du 9 juillet 1917, a, sous l'habile et énergique direction de son chef, le capitaine Troupeau, repoussé toutes les attaques de fractions ennemies et conservé toutes positions confiées à sa garde.

Le 10, au matin, les deux bataillons en ligne sont relevés par le 90^e et vont à Maizy où ils sont en réserve pendant six jours.

Dans la nuit du 16 au 17, ils remontent : le 3^e bataillon est en première ligne sur le front occupé par les deux bataillons dans la période du 3 au 10 ; le 1^{er} bataillon est en réserve de régiment au Village Noir, avec une compagnie (1^{re}) dans la Caverne du Dragon, en réserve de bataillon de première ligne.

L'activité de l'ennemi est de plus en plus grande ; à chaque heure du jour il déclenche des barrages, la nuit il cherche à approcher nos lignes ; il n'obtient aucun succès ; nos obus V. B. lui infligent des pertes.

Le 22, le 3^e bataillon est relevé par le 90^e pour retourner à Maizy, mais en cours de route, il est arrêté au Moulin-Rouge.

Il y subit pendant quatre jours et quatre nuits de violents bombardements par obus de tous calibres, particulièrement le 24 juillet, où des rafales entretenues d'obus à gaz rendent la situation pénible. En 2^e ligne, le 1^{er} bataillon est très éprouvé.

BDIC

Dans la nuit du 24 au 25, l'ennemi fait un simulacre d'attaque. Le 25, le 1^{er} bataillon (en 2^e ligne) est alerté vers 14 heures : deux compagnies avec le commandant Taillade montent dans le Quartier Y avec le 3^e bataillon du 90^e. La 3^e et la C. M. 1 montent en renfort du 2^e bataillon du 90^e. Le 2^e bataillon qui est à Maizy en réserve de C. A. est alerté à 12 heures et se trouve à 16^h 30 au Village Nègre et à la Creute de la Somme, en réserve de secteur à la disposition du 90^e.

Dès lors, le régiment est complètement disloqué et son histoire, pendant la bataille d'Hurtebise, se confond avec celle des régiments en ligne. Il faudrait pouvoir noter tous les actes individuels et collectifs, qui ont illustré cette période pénible entre toutes ; mais le cadre de ce récit oblige à les passer sous silence dans une brève nomenclature des faits les plus saillants.

La bataille du 26 au 29 juillet. — Le 25, à 18^h 30, le bombardement ennemi commence très violent, sur nos premières et deuxième positions, et se poursuit au cours de la nuit. A la faveur du trouble que ce bombardement cause chez nous, un groupe ennemi ayant parcouru la Courtine d'Iéna d'ouest à est sans rencontrer personne, vient vers 4 heures du matin barrer l'entrée sud de la Grotte du Dragon et jeter des grenades dans le P. C. Yvonne où il blesse mortellement le commandant Taillade. Ce dernier fait preuve d'une abnégation admirable, rassemble ses agents de liaison et leur dit :

« Voici comment meurt un officier, je meurs content. »

La situation est critique : des éléments de la 1^{re} compagnie avec de forts contingents du 3^e bataillon du 90^e se sont barricadés dans la Caverne du Dragon où le sous-lieutenant Seguin organise la défense ; une section de la 2^e compagnie, après avoir combattu dans la tranchée de la Creute et fait des prisonniers, est prisonnière à son tour.

ORDRE DE L'ARMÉE N° 297

Le Général commandant la X^e armée cite à l'ordre de l'armée :

*La 7^e compagnie du 68^e Régiment d'infanterie,
sous les ordres du capitaine de Fraguier.*

Le 26 juillet 1917, sous les ordres du capitaine de Fraguier, modèle de bravoure et de courage, a lutté énergiquement toute la journée contre des forces supérieures et, malgré de lourdes pertes en officiers et en hommes, n'a pas cédé un pouce de terrain et a enrayé la marche de l'ennemi.

Pendant ce temps, dans le secteur du 2^e bataillon, la 7^e compagnie qui contre-attaque est entourée complètement, et, sous la

BDIC

conduite du capitaine de Fraguier, se dégage après un furieux corps à corps et regagne la tranchée française.

Le lieutenant Barbel est tué à bout portant par des Boches qui font mine de se rendre.

Le 68^e avait encore un bataillon au Moulin-Rouge (le 3^e). Le 26, à 4 heures du matin, ce bataillon est alerté et vient prendre les emplacements de couverture d'artillerie ; les pionniers du régiment vont, peu après, renforcer à Oulches une section de la 10^e compagnie. A midi, le 3^e bataillon passe à la disposition du 290^e, et le soir il s'établit sur le front compris entre le monument et la ferme d'Hurtebise, dans un terrain bouleversé par les obus et où les tranchées n'existent plus. A ce moment, les trois bataillons sont en ligne.

Pendant trois jours, le régiment contient sans cesse des attaques et mène des contre-attaques sans perdre un pouce de terrain. Le 3^e bataillon, le seul groupé sous le commandement de son chef, le commandant Boissier, repousse une formidable attaque le 27 à 10 heures ; le soir même, il appuie une attaque du 290^e. Le lendemain 28, on profite du calme pour mettre un peu d'ordre dans les unités et, vers 19^h 30, à la faveur d'une attaque menée par le 7^e colonial, deux sections de la 9^e compagnie progressent jusqu'à la tranchée de Saintes ; mais bientôt ces deux sections, fortement bousculées et mal appuyées, sont obligées de reculer. Le 28 au soir, le 3^e bataillon a 120 pertes, ce qui ne l'empêche pas, le 29 à 3^h 50, d'attaquer à nouveau et de reprendre la tranchée de Saintes, d'où il est chassé vers 6 heures par un retour offensif à la grenade. Il est relevé seulement le 31 juillet, et va rejoindre les deux autres qui ont quitté les lignes, le 1^{er} dans la nuit du 27 au 28, le 2^e, dans celle du 29 au 30.

Et le 3^e bataillon mérite à la sortie de ce rude secteur l'éloquente citation suivante :

ORDRE DE L'ARMÉE N° 297

Le Général commandant la X^e armée cite à l'ordre de l'armée :

*Le 3^e bataillon du 68^e Régiment d'infanterie,
sous les ordres du commandant Boissier.*

Après une période passée dans le sous-secteur d'Hurtebise est remonté deux jours après et n'a cessé de combattre pendant les journées des 26, 27 et 29 juillet 1917. Grâce aux mesures ordonnées par un chef énergique, le commandant Boissier, a arrêté toutes les attaques de l'adversaire, l'a repoussé en certains points et n'a pas cédé de terrain malgré des pertes assez lourdes.

Au Q. G., le 26 août 1917.

Le Général commandant la X^e armée,

Signé : DUCHESNE.

BDIC

Encore une fois, le 68^e venait de connaître la bataille défensive dans son âpreté, dans ses efforts incessants qu'aucun succès palpable n'encourage. Mais il avait tenu ce coin précieux de sol français qu'on lui avait donné à tâche de défendre; fidèle en cela à sa glorieuse tradition.

Quelques jours dans la région de Château-Thierry, et le régiment a repris son allure gaie en se reposant des fatigues de la période précédente. Le 6 et le 7 août, on embarque en chemin de fer pour la Lorraine.

LA LORRAINE

(6 août-28 mars 1918)

a) *Repos.* — La quinzaine suivante se passe agréablement sur les bords de la Moselle et du Madon à Pulligny, à Autrey, Voinémont et Ceintrey, et lorsqu'il est question de monter en secteur, chacun est heureux de faire la guerre dans un pays où l'accueil a été si cordial. Le 23 août, les camions emmènent le régiment, à Azerais, Gélacourt, Brouville, Hablainville et Ogéviller.

b) *Secteur.* — Le 25, le 2^e bataillon relève un bataillon du 53^e R. I. à Notre-Dame-de-Lorette, et, le 26, le 1^{er} occupe le bois Banal; le 5 septembre, on descend un peu plus au sud pour aller occuper le secteur de Pexonne (1^{er} bataillon), Badonviller (2^e bataillon) et Vacqueville (3^e bataillon). Le 14, le régiment se trouve engagé de la façon suivante: état-major à Pexonne, un bataillon au C. R. chasseurs, un au C. R. de Neuville et un au Village Nègre.

C'est une guerre toute nouvelle, où la ruse a plus de part que la force brutale de l'artillerie: la troupe est répartie dans les C. R. placés sur les points importants du terrain, entre lesquels il y a à peine quelques réseaux de fils de fer; on prend les avant-postes comme dans la guerre de rase campagne et on se couvre par des rondes et des patrouilles en terrain découvert.

Le secteur est calme; l'ennemi ne semble pas avoir d'intentions agressives. Un coup de main du sous-lieutenant Cotte (12 octobre) sur le saillant de Hongrie nous apprend qu'il y a peu de monde en ligne; mais que cette ligne est bien organisée. Cependant, ses faibles effectifs font bonne garde; le 19 novembre, un coup de main de la 6^e compagnie sur le saillant de Bohême échoue, et, le 22, le sous-lieutenant Ravilly est tué au cours d'une reconnaissance. De temps en temps nos patrouilles font des prisonniers.

Comme l'année précédente en Champagne, on projette une

opération de grande envergure sur le saillant de la Barbiche. La 10^e compagnie va même à l'arrière faire des répétitions sur un terrain préparé d'avance, mais quitte le secteur sans l'avoir tentée.

c) *Période de travaux d'instruction.* — Pendant l'hiver, le régiment coopère aux travaux de la défense du Grand Couronné de Nancy (4 janvier-26 février), à Faulx-Saint-Pierre, Leyr et Moivrons, puis défile à Nancy (26 février) et va dans la région de Bayon (Neuville, Saint-Remimont, Crévéchamps) recevoir l'instruction en vue de la guerre de mouvement (27 février-18 mars).

A peine revenu dans la région de Faulx-Saint-Pierre (19 mars), il va s'embarquer à Jarville (29 mars) pour la Picardie, où la bataille fait rage depuis le 20.

LA BATAILLE DE PICARDIE

(31 mars-18 avril 1918)

Le régiment quittait la Lorraine, le cœur serré à la lecture des victoires boches. Une fois de plus, telle une vague, l'armée allemande déferlait sur notre sol.

En passant à Noisy-le-Sec nous entendons les obus de la grosse Bertha qui vont sur Paris accomplir leur stupide et sinistre besogne.

Après un faux débarquement, nous arrivons à Conty: nous défilons sur des routes encombrées par le défilé lamentable de ces braves gens qui fuient l'envahisseur et la rage serre les cœurs.

Le Bosquel, Saint-Saulieu, Rumigny sont les cantonnements où nous restons seulement quelques jours.

Le Boche a repris sa ruée sur Amiens; Moreuil, Moriset ont été enlevés après une âpre résistance de nos troupes.

Le 4 avril, à 1 heure de l'après-midi, nos hommes sont alertés; par la ferme de la Mouche le régiment gagne les hauteurs qui, à l'est de Guyencourt, Rémiencourt, dominent la vallée de la Noye. Les canons tonnent pendant que les trains tout allumés passent devant eux et que là-haut sur le plateau notre infanterie se défend pied à pied.

10 heures du soir. — Les hommes n'ont pas mangé, la pluie tombe à torrents, la nuit est venue, trouée seulement par la lueur des éclatements. Le 68^e R. I. prend à sa charge une partie du secteur et nous allons prendre contact avec des éléments que nous ignorons, amis ou ennemis. Le régiment se heurte à une ligne composée d'hommes de la 30^e D. I. et la 2^e D. C. P., il s'installe à cheval sur la route d'Ailly-sur-Noye à Moreuil, à hauteur de la ferme Mon-

Idée, le 3^e bataillon couvrant Rouvrel. Le jour se lève sur un secteur calme.

2 heures. — Les bataillons se rassemblent à Rouvrel où l'ordre d'attaque leur est donné. L'artillerie divisionnaire a à peine le temps de se masser, les instants sont comptés, il faut encore une fois de plus, coûte que coûte, affirmer en attaquant que le Boche ne passera pas.

16^h 30. — Le régiment part à l'attaque comme à la manœuvre, avec un alignement impeccable, les commandements retentissent, que n'étouffent pas les rares éclatements d'obus.

Mais en plein jour le régiment s'avance comme à la parade sur un véritable tapis de billard dominé par la position étagée de la ferme Anchin et de la cote 104. Les mitrailleuses se mettent à crépiter, le 3^e bataillon avance quand même; les 1^{er} et 2^e bataillons en soutien, continuent leur progression. Les pertes sont rudes. 1.500 mètres ont été franchis et l'attaque est obligée de s'arrêter. Le capitaine Langlois commandant le 3^e bataillon est blessé mortellement après avoir réalisé des prodiges de cranerie. Le lieutenant-colonel Rosset, qui progressait avec le bataillon de tête, est blessé d'une balle au coude. Tués : les lieutenants Rolle, Dacheville, Bloch, tué ce Saint-Cyrien entraîneur d'hommes qu'était le capitaine Aumeunier. « Adoré de sa troupe », dit la citation; beaucoup l'ont pleuré ce soir mémorable de Rouvrel.

La nuit tombe, la circulation est impossible sur un terrain uniformément plat que balaient sans répit les mitrailleuses ennemies.

Le 3^e bataillon qui a subi de grosses pertes est relevé le 6, mais reste alerté. Le 7, l'ennemi tente une contre-attaque qui est arrêtée par nos feux de mousqueterie et de mitrailleuses. A partir de ce moment, le régiment organise et tient le secteur, et il coopère à toutes les attaques tentées sur la ferme Anchin (10 et 15 avril) et à la grande opération de la 18^e D. I. (18 avril) sur le bois Sénécat, qui est pris. Le 19, il est relevé, gagne à pied la région de Sentelie et Dargies (21) et embarque à Grandvilliers le 24 pour aller prendre un repos bien gagné à l'Isle-en-Rigault et Robert-Espagne (25 avril-6 mai). Les quinze jours de Picardie ont coûté 5 officiers et 70 hommes tués, 11 officiers et 360 blessés.

Période de secteur Chauvoncourt — Les Paroches (mai-juillet 1918). — Le moment est trop critique pour permettre des repos prolongés; dès le 6 mai, le régiment embarque à Robert-Espagne pour aller occuper un secteur en face de Saint-Mihiel. A Maizey et à Rouvrois, les 2^e et 3^e bataillons relèvent des Américains; opération délicate, mais qui se passe sans incident.

Le secteur est très calme. Pourtant l'ennemi qui ne voit plus

devant lui les uniformes kakis de nos prédécesseurs, tente un coup de main dans la nuit du 18 au 19 mai,

Ce coup de main est exécuté sur la 3^e section de la 1^{re} compagnie, par un groupe de troupe de choc de 100 hommes, menés par 3 officiers, la section de la 1^{re} est de 23 hommes.

C'est un échec complet, l'ennemi laisse entre nos mains 2 officiers dont 1 tué, 1 sous-officier, une mitrailleuse et un important matériel.

Le soldat Piquet a été admirable d'héroïsme, il a tiré avec son fusil-mitrailleur jusqu'à ce que les Boches arrivent sur lui, il a fusillé à bout portant un officier allemand qui lui disait de se rendre et est allé se faire tuer au barrage des grenadiers.

Le 3^e bataillon relevé dans la nuit du 24 au 25 mai par le 78^e B. T. S. va, après un repos à Courouvre, prendre un secteur en face de Chauvoncourt. Il n'y a aucun incident à signaler, et, à ce moment, le régiment est relevé pour prendre une part plus active à la grande contre-offensive finale qui s'est déclenchée le 15 juillet.

Il embarque à Ligny-en-Barrois le 28, arrive à Verberie le 29, prend les camions le 31, stationne à Puiseux le 1^{er} août et commence la poursuite le 2.

LA BATAILLE DU SOISSONNAIS

(2 août-18 septembre)

La Vesle (2-11 août). — Le vendredi 2 août, par une pluie torrentielle, le régiment part de Puiseux à 18 heures et marche toute la nuit sans pause, sur un chemin détrempe, se glissant avec peine au milieu des convois qui circulent dans les deux sens.

Dès la ferme de Vertefeuille, l'aspect du pays dénote un champ de bataille récent : c'est à peine si on a eu le temps de débayer la route et de ranger sur les bords les cadavres, les tanks et les arbres déracinés.

L'ennemi recule, talonné par les Écossais qui sont fatigués, décimés par l'ypérite et que nous dépassons. Il faut rendre hommage à cette glorieuse division écossaise de Buzancy.

Le général disait : « Je demande la relève car je n'ai plus personne. » Nous avons élevé un monument à leurs morts et nous y avons fait graver ces mots : « Ici fleurira toujours le glorieux chardon d'Écosse parmi les roses de France. »

Les 1^{er} et 2^e bataillons, précédés d'une patrouille du 7^e hussards, marchent vers le nord-est, passent Ambrief, le ravin de Croutelle, Dhuizy, Serches, et s'arrêtent, épuisés par une longue étape et une chaleur torride, devant la ligne Ciry-Salsogne—Sermoise, que l'ennemi interdit par un tir nourri d'obus de tous calibres et d'obus à yperite. Le 4, nous perdons la station de Ciry-Sal-

sogne, mais elle est reprise le 6 par une section de la 2^e compagnie et une section du 54^e R. I. Le 7, l'ennemi veut la reprendre, mais, arrêté par nos feux, il se venge par un tir d'obus à ypérite qui cause de grosses pertes sur toutes les troupes qui occupent le ravin de Serches (3^e bataillon, C. H. R.).

Le 11 août, le régiment relevé va à Villemontoire et dans le bois de Conerois, puis, dans la nuit du 11 au 12, à Villers-Cotterêts et, dans celle du 12 au 13, dans la région de Retheuil où il est renforcé par le 78^e bataillon de tirailleurs sénégalais (commandant Gateau).

Montécouvé (18 août-7 septembre). — Dès le 18 au soir, le régiment reprend sa part dans la poursuite; le 19, il passe l'Aisne entre Trosly-Breuil et Berneuil; le 20, sous un soleil de plomb, il traverse en colonne double le plateau de Morenval, le village Moulin-sous-Touvent, séjourne autour de la ferme Puiseux et passe la nuit entre Autrèche et Vassens. Le 21, au petit jour, il reprend sa marche, mais doit s'arrêter à la lisière nord de Vassens, l'ennemi résistant vers la cote 160. Le 22, le régiment se trouve à hauteur des régiments de première ligne (208^e et 110^e R. I.) et avance difficilement sur le plateau entre les fermes de Loire et de Bonnemaison. A 16^h 30, le 2^e bataillon manœuvre autour de cette dernière ferme, qu'il dépasse à 18 heures, mais il est contraint de se terrer sous les rafales de mitrailleuses; le 23, devant avancer à tout prix, il progresse par infiltration au nord-est de la ferme, le B. T. S. avançant par bonds au sud. Dans la soirée, le 1^{er} bataillon et le 2^e bataillon passent en première ligne. Les 7^e et 6^e compagnies s'emparent de la voie ferrée de Crécy-au-Mont et s'y établissent. Passant plus loin, le 6^e compagnie s'empare d'un réduit organisé situé au delà de la voie ferrée et prend possession d'un important matériel (M. W. mitrailleuses et F. M.). Mais une mitrailleuse boche est encore en action à 80 mètres et crible de balles les occupants de l'ouvrage : le lieutenant Privat est tué. Le sergent Dubreuil Léonce, n'écoulant que son courage, saute sur une des mitrailleuses conquises, la met en batterie pour contre-battre et museler la pièce qui fait rage. Il est tué d'une balle en pleine tête à l'instant même où sa pièce entre en action.

De 18 heures à 19^h 30, la 2^e compagnie résiste à deux contre-attaques, et ne se replie qu'à la 3^e entre la voie ferrée et la Chaussée Brunehaut dans une tranchée (Tranchée Bastringue).

Le 24, l'ennemi attaque à 5^h 30 sans succès, mais harcèle nos lignes, pendant que ses avions nous interdisent tout mouvement. Le 25, après une nuit agitée, la Garde attaque sur tout le front de la division; le 68^e a devant lui le 2^e régiment. La 1^{re} compagnie

du B. T. S. sauve la situation sur le front du 2^e bataillon par une contre-attaque vigoureuse.

A 10 heures, la 17^e D. I. attaque à son tour : le régiment atteint une ligne sensiblement à mi-chemin entre la route Juvigny—Crécy et la voie ferrée et, à la faveur de la nuit, on organise le terrain; la 11^e compagnie repousse un coup de main. Le 28 au soir, le régiment passe en réserve de la 17^e D. I. Le 29, au petit jour, le 90^e et le 335^e attaquent; le 68^e en ligne se met en route pour occuper les emplacements de départ du 90^e, mais l'attaque a été arrêtée dès les premières minutes par les mitrailleuses et les obus à gaz. Le lieutenant-colonel Rosset est frappé mortellement, à la tête du 68^e qui marche en deux colonnes sur le plateau balayé par les balles; il faut se terrer et subir toute la journée un bombardement des plus violents, au cours duquel les obus à gaz ne furent pas ménagés.

La belle citation du colonel Rosset dit, dans sa sobre éloquence, ce qu'était ce chef :

« Le 29 août, alors qu'il entraînait une fois de plus son beau régiment à l'attaque, a été mortellement blessé. Laissera un souvenir ineffaçable au 68^e R. I. auquel il a toujours donné un superbe exemple de toutes les vertus militaires. »

Quarante-huit jours de bataille, voilà l'effort que les soldats du 68^e venaient de fournir, mais ils avaient eu l'honneur de deux belles victoires : La Vesle, Montécouvé. La première palme accrochée était chèrement gagnée; la citation mesurait éloquemment l'effort fourni.

Les unités ci-après de la 17^e D. I. seront citées à l'ordre de la X^e armée pour les combats d'août 1918, avec les motifs suivants :

68^e Régiment d'infanterie.

Brillant régiment qui a donné depuis le début de la campagne quantité de preuves d'esprit de discipline et de sacrifice le plus élevé et qui, partout où il a été engagé, a su se faire redouter de l'ennemi. Au cours des combats des 22, 23 et 24 août 1918, sous l'énergique impulsion de son chef le lieutenant-colonel Rosset, a poursuivi vigoureusement l'ennemi, refoulant les éléments avancés; malgré une résistance acharnée, s'est emparé d'une position importante que l'adversaire avait ordre de défendre à tout prix; l'a conservée en dépit des contre-attaques les plus violentes, faisant de nombreux prisonniers de 3 régiments d'infanterie, 4 bataillons de chasseurs et 1 régiment de la Garde.

L'Ailette (9-12 septembre). — Dans la nuit du 9 au 10 septembre, le 68^e qui n'est plus renforcé par le 78^e B. T. S. va occuper le secteur de Courson—bois de Quincy—bois de Mortier, sa droite appuyée à l'Ailette. Le 1^{er} et le 3^e bataillon sont en

ligne le long de la voie ferrée de Laon à Chauny, très bombardée dans une plaine inondée ; le 14, ils participent à une attaque générale et progressent jusqu'au bois de Mortier où la 3^e compagnie fait des prisonniers et résiste à une contre-attaque.

Le 335^e, à droite de l'Ailette, a en soutien le 2^e bataillon du 68^e qui a pris position le 13, dans la vallée au nord du mont des Singes. Le 14, le 2^e bataillon continue l'attaque et subit là de fortes pertes. Pendant trois jours, les trois bataillons sont violemment bombardés et leur effectif diminue sensiblement chaque jour. La fatigue est extrême. Le régiment, relevé dans la nuit du 18 au 19, gagne le ravin de Saint-Léger, embarque en camions le 20 et arrive, le même jour, dans la région de Chantilly (Montfontaine-Thiers) où il doit prendre son repos et se reformer, ayant perdu, depuis le 2 août, 122 tués et près de 600 blessés.

Repos (20 septembre-8 octobre). — On profite du repos pour distraire la troupe par des jeux, des représentations cinématographiques et pour l'initier à la manœuvre avec les tanks. D'autre part, le régiment est réorganisé sur des bases nouvelles : les 3^{es} compagnies de chaque bataillon sont supprimées et remplacées chacune par une compagnie du 78^e bataillon de tirailleurs sénégalais. A la date du 26 septembre, l'effectif du régiment est de : 53 officiers, 183 sous-officiers, 2.221 caporaux et soldats (C. I. D. non compris).

POURSUITE FINALE

Le 9 octobre, des camions-autos conduisent le régiment à Serches-Jury, où il cantonne jusqu'au 13.

A cette date, la X^e armée a contraint l'ennemi à reculer au delà de Laon ; le régiment ayant quitté Serches à 5^h 30, arrive vers 14 heures à Chavignon et Urceel, où il cantonne dans les ruines pendant une semaine.

Le 16, c'est la musique du 68^e qui prête son concours à la municipalité de Laon pour recevoir le Président de la République et le président du Conseil.

Le 22 octobre, cantonnement à Mons-en-Laonnois—Laniscourt, et le 23, à Barenton—Bugny.

La Souche (24 octobre-5 novembre). — Le 24, le régiment part pour prendre les lignes sur le front Froidmont—ferme Luvry (bords de la Souche). Dans la nuit, les trois bataillons sont en ligne, avec mission de franchir le canal au petit jour. Mais l'ennemi, fortement organisé sur la rive nord et pourvu de nom-

breuses mitrailleuses, empêche la mise en place des passerelles et interdit toute progression.

Le 25, à 14^h 15, seul, un bataillon (le 2^e) franchit le canal au nord-ouest de Brazicourt, et peut se maintenir dans quelques boqueteaux de la rive nord. Le sergent Bertaud de la 10^e compagnie est blessé grièvement au cours d'une reconnaissance des passerelles qu'il effectue seul en plein jour. Jusqu'au 28 inclus, nos attaques continuent en liaison avec le 335^e agissant à notre droite, le 90^e à notre gauche. Mais nos efforts sont brisés par la résistance opiniâtre de l'ennemi, qui a deux centres fortement organisés, la sucrerie du nord de Froidmont, la ferme d'Attencourt. Il est également pourvu d'artillerie de tous calibres et bat fréquemment nos lignes et l'arrière.

Dans la nuit du 28-29 octobre, la D. I. de droite (59^e) étend son front. Le régiment n'a plus qu'un bataillon en ligne (le 1^{er}, à la ferme Luvry) et deux en réserve.

Dans la nuit du 31 octobre-1^{er} novembre, le 1^{er} bataillon est relevé par le 232^e R. I. et passe en réserve. Par contre, le 3^e bataillon relève en ligne à Froidmont, le 90^e R. I.

Du 29 octobre au 4 novembre, période de secteur sans action d'infanterie. L'ennemi ne cesse de harceler nos lignes et nos batteries, particulièrement le 3 et le 4.

Tout à coup son action cesse complètement dans la nuit du 4 novembre, vers 2 heures du matin. Les patrouilles envoyées au petit jour par le 3^e bataillon vers la sucrerie constatent que l'ennemi a abandonné le contact et bat en retraite.

La cote 117, la cote 136, Toulis et Attencourt, la ferme de la Tombelle, sont successivement occupés.

La Serre (5 et 6 novembre). — Le 1^{er} bataillon est en première ligne, le 3^e en soutien, le 2^e à la disposition de l'I. D. Le 1^{er} bataillon est arrêté le soir devant les fermes Dornicourt et Richemond (rive sud de la Serre) qui sont enlevées le 6 au petit jour.

A ce moment, la Serre est franchie sur des passerelles de fortune ; Gilly, la ferme Labry, la ferme de Blanche, Hary, sont occupés. Depuis la ferme Richemond où nous avons délivré les premiers civils, les troupes sont accueillies avec beaucoup d'enthousiasme.

La Brune (6 et 7 novembre). — Pendant la nuit, le 3^e bataillon occupe la ferme de la Grande Feuillée, après un combat engagé par des soldats allemands portant la Croix-Rouge, puis s'établit à la ferme de la Tortue et aux lisières du village d'Hary (est et nord). La pluie ne cesse de tomber, le ravitaillement ne peut arriver par suite des destructions opérées par l'ennemi sur les routes et les ponts. Les troupes sont très fatiguées.

Le Thon (7 et 9 novembre). — Le 7 novembre, le régiment resté seul à l'avant-garde de la D. I., a mission d'aller s'établir sur le Thon, à Martigny (10 kilomètres sud-est d'Hirson). Le bois du Mont, Baucigny, Jeante-la-Ville, Besmont, sont successivement occupés par le 2^e bataillon opérant à droite, Harcigny, Plomion, la Sablonnière, la Cour des Bauches, la Rue Grande-Jeanne, par le 3^e bataillon à gauche.

L'ennemi, fortement organisé sur la rive nord du Thon, nous arrête par ses feux violents de mitrailleuses en avant des villages de Martigny et de Leuze.

Le sous-lieutenant Touraine est tué en entraînant ses hommes dans des vergers de Leuze.

Pendant la nuit et la journée du 8, nos efforts pour atteindre la rive du Thon, se heurtent à la même résistance opiniâtre de l'ennemi, qui nous fait des pertes sensibles. La nuit suivante, l'ennemi harcèle violemment nos lignes par ses mitrailleuses, quelque peu par son artillerie, et de violentes explosions ont lieu dans ses lignes et arrières. C'est le signal de sa retraite.

En effet, son action cesse tout à coup, et nos patrouilles, au petit jour, constatent que le contact est de nouveau rompu par lui. Le Thon est atteint et traversé, Martigny et Leuze occupés; nos éléments continuent en direction de Bellevue qu'ils dépassent. Le régiment est alors relevé (le 9 novembre, vers 12 heures) et la D. I. le même soir.

Ainsi, à l'avant-veille de la signature de l'armistice, le régiment combattait en première ligne, sans avoir eu une minute de repos depuis le 24 octobre, avec un effectif considérablement amoindri du fait de l'ennemi et surtout du fait des intempéries que les Sénégalais supportaient avec peine, mais qu'ils ont supportées jusqu'au bout. Le séjour dans l'eau sur les bords de la Souche, les marches sous la pluie, les embûches de l'ennemi, un ravitaillement irrégulier, ont rendu particulièrement difficiles ces derniers jours de guerre, qui ont valu au régiment une seconde citation à l'ordre de l'armée.

ORDRE GÉNÉRAL

A la date du 20 décembre, sous le n^o 27972, le Maréchal de France commandant en chef les armées de l'Est, écrit ce qui suit :

« J'ai décidé, à la date de ce jour, que les unités ci-dessous de la 17^e division d'infanterie, seraient citées à l'ordre de la X^e armée avec les motifs suivants :

68^e Régiment d'infanterie.

« A réussi, le 25 octobre 1918, sous l'énergique commandement du lieutenant-colonel Burtschell, à franchir de vive force et sous un feu

BDIC

violent la Souche, que l'ennemi voulait interdire à tout prix; a maintenu une solide tête de pont malgré les contre-attaques; a séjourné toute une semaine sur un terrain inondé et, réparant sans arrêt les passerelles constamment coupées, a réussi par un effort incessant à déterminer la retraite de l'ennemi, qu'il a suivi jusqu'au 9 novembre et bousculé au delà de la Serré, de la Brune et du Thon sans lui laisser le moindre répit et lui faisant de nombreux prisonniers. »

La fourragère a été accrochée au drapeau du 68^e à Ems sur la rive droite du Rhin : nul ne pouvait rêver plus belle apothéose !

Cet historique est une longue page de gloire. L'effort fourni par le 68^e est remarquable dans sa continuité, admirable dans sa puissance; il n'est point de secteurs défensifs où ne se soient prodiguées ses qualités, il n'est point de coin pénible où il n'ait contribué à rétablir la situation.

Les bords fameux de l'Yser, les clochers de l'Artois, la boue de la Somme, les vergers de la Picardie, les derniers contreforts de l'Île de France, le Chemin des Dames, la Champagne crayeuse, les coteaux de Verdun et la calme et souriante Lorraine : voilà les coins du sol de France où gisent ses morts.

Des dates jalonnent l'effort dans ces quelques pages; elles sembleraient fastidieuses au profane, elles seront éloquentes au soldat, et les quelques mots jetés à côté des faits et qui claironnent l'effort, ne sont pas de trop. Dans ces pages-là, les vivants ont peu de places réservées et, lorsque leurs noms y paraissent, c'est que la gloire les a immuablement consacrés. Les morts malheureusement n'y sont pas tous, mais les dernières lignes seront pour honorer leur mémoire. Soldats sublimes de la lignée des Goussen, des Piquet, des Sublard..., tranquilles gars de France tombés au hasard de la bataille, enlisés quelquefois dans la boue de Verdun ou de la Somme : morts en criant des mots que la gloire n'a pu saisir; officiers de la lignée des de Kergaradec, Odent, Aumeunier, Rosset, Taillade, de Fraguier, qui fûtes dans votre conscience supérieure, dans la manifestation glorieuse de votre valeur, les véritables piliers du magnifique moral de ce régiment, les victoires dont nous nous enorgueillissons, c'est à vous que nous les devons; et notre espoir est de sentir que, lorsqu'un pays possède, latentes, des vertus pareilles, il peut affirmer qu'il vivra.



BDIC

